

12



LE  
CAUCASE ILLUSTRÉ

RÉDACTEUR EN CHEF: J. MOURIER

№ 4

1901—1902

Types du Caucase



Kabardienne

## LES GOURIENS ET LES ADJARES

Les Gouriens habitent le coin sud-ouest du Caucase, le district d'Ozourghet, entre la mer Noire, le Bas-Rion et le Tchorok; au sud ils se répandent en Turquie. Ceux qui habitent le Caucase sont au nombre de 100.000 environ. Ils parlent le dialecte imérézien de la langue géorgienne, à cette différence près qu'ils ont fait beaucoup d'emprunts à la langue turque.



Leurs voisins, les Adjares, qui sont des Géorgiens convertis à l'islam mais ayant conservé certaines coutumes chrétiennes, parlent le laze. Les voyageurs sont unanimes à s'extasier sur leur beauté et surtout sur la beauté des femmes. On a relevé chez six individus les indices suivants: céphalique 80'58 et 77'9, facial 74'87 et 80'90, nasal 72'51 et 62'1. Ils sont plus bouillants que les Iméréziens; les Turcs les ont démoralisés et ils ont fait la traite humaine jusqu'à la conquête russe. Robustes, vaillants, astucieux, vindicatifs, fidèles à leur religion et à leurs mœurs, ils sont fiers quand ils sont

riches, et orgueilleux quand ils ont de belles armes. L'aristocratie se compose de descendants d'ex-princes régnants. S'occupant de l'élevage du bétail, d'agriculture, de viticulture, ils produisent un miel excellent. Les maisons, champs et villages sont aménagés comme chez les Mingréliens mais les ustensiles diffèrent. Marcheurs infatigables, ils font les ascensions avec une facilité étonnante. Ils s'habillent à la turque; portent la chemise et le pantalon collant en drap foncé; le plastron cousu de fils de soie et de brandebourgs, le gilet en satin, le veston à coutures en soie, à col droit. Ils se chaussent de bas, de couvre-jambes et de souliers à semelles retorses. La coiffure est un fichu noué en turban dont un bout frangé pend sur l'épaule. La taille est serrée par deux ceintures, l'inférieure turque est en soie de couleur; la supérieure est en cuir. En cas de mauvais temps le costume est complété par la *bourka* et le *bachlik*. La ceinture est un véritable arsenal: on y voit la poudrière, un briquet, des boîtes pour l'argent, le tabac, le sel, un fourreau métallique pour la graisse, un moule à balles, un verre à boire fait en cuir, des lanières et des ficelles pour relier ce qui s'est cassé pendant les ascensions. des pistolets et un *kindjal*. Le fusil est suspendu en bandoulière.

L'Adjare \* est de taille moyenne, il a les épaules larges, la poitrine bombée, le nez aquilin, les lèvres minces, la barbe épaisse et noire, de longues moustaches pointues. Son corps est musculeux, sans embonpoint, le visage sec, osseux, le teint mat. Ses mouvements sont vifs, son regard fier, sa démarche mâle et assurée. C'est un marcheur remarquable, capable de faire soixante vertes par jour, sans fatigue. Mauvais cavalier, il a un cheval plutôt pour transporter des fardeaux que pour son usage personnel. Toujours prêt à l'attaque et à la défense, il est soupçonneux et se défie autant des siens que des étrangers; toujours armé et prêt à relever la moindre offense, il est vindicatif. La statistique criminelle de Batoum est encombrée de meurtres dus à la vengeance qui, dans ces contrées, est considérée comme un droit naturel.

L'Adjare ressemble beaucoup, comme physionomie, manières et caractère, au Gourien. Même

\* L'Adjarie est ceinte de montagnes dont plusieurs sommets atteignent la hauteur des Alpes. A l'Est, elle est séparée du district d'Akhaltzik par la chaîne d'Arsiani; au Sud et au Sud-Ouest, du district d'Ardahan et d'Artvine par les monts Kartschkali, Chavcheti. A l'Ouest, elle est limitée par le Tchorok vers lequel s'avancent les contreforts escarpés des montagnes de Bortschki qui y forment des cataractes. Au Nord et au Nord-Est enfin, elle est séparée de l'arrondissement de Batoum, du Kobouléi et de la Gourie par la chaîne d'Adjarie.

élégance, même vivacité, même impressionabilité, même costume: sur la tête un *bachlik* marron quelquefois doublé de rouge; une veste collante de drap brun ou gris laisse apercevoir un gilet de couleur vive, qui se boutonne par de petits nœuds rouges. Le pantalon, de même étoffe que la veste, colle aux mollets et aux chevilles, se plisse sous les reins et s'attache par une courroie qui retient quelques mètres de corde mince et au-dessus de laquelle s'enroule une ceinture en étoffe de soie à bandes voyantes nommée *kouszat*. Il porte des chaussettes de laine et des *tzougas* sortes de babouches en cuir. Sur l'épaule est suspendu un petit sac en cuir contenant les cartouches et autres munitions. Autour du ceinturon pendent une boîte métallique à graisse, un petit verre en cuir. A portée de la main, un poignard (*kindjal*), un couteau et un pistolet. En sautoir la carabine.

Le costume des femmes adjares diffère peu de celui des femmes turques. Pour sortir, elles se couvrent le visage d'un fin voile de tulle. La cérémonie du mariage se célèbre selon la mode turque, mais avec addition de quelques usages géorgiens. Lorsque le marié amène sa femme dans sa demeure, les parents accompagnent les époux avec des chants, des danses, des coups de fusil. Les parents du marié vont à leur rencontre. Puis vient le festin. Les chants et les danses sont les mêmes qu'en Mingrélie et en Gourie. Les instruments de musique se nomment: *tchongouri* (guitare), *stviri* etc. La coutume de pleurer les morts existe comme en Géorgie. Les gens du peuple ont rarement plus d'une femme quoique le Coran autorise la polygamie; mais les *begs* profitent de ce droit. La dot, comme en Géorgie, se compose d'objets mobiliers, et surtout de literie, couvertures, étoffes, coussins etc.

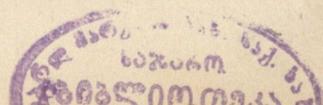
En Adjarie, les habitations ne sont pas serrées les unes contre les autres, mais échelonnées le long des coteaux à différentes hauteurs et souvent perchées sur les rochers; recouvertes de tuiles, elles sont à deux étages: le rez de-chaussée, construit ordinairement en pierre, reçoit le bétail; l'autre, en bois, est partagé par une galerie transversale en deux parties: l'une est destinée aux femmes; l'autre, avec le *sastume*, salle commode et isolée, est réservée aux hôtes, aux femmes. La chose indispensable dans ces demeures, c'est une colossale cheminée (*bouchar*) en pierre taillée, avec corniches et festons. Plus la maison est riche, plus la cheminée est ornée de sculptures à contours délicats et d'agréments en bois. Non seulement l'extérieur de l'habitation est couvert de découpures ou de dentelures, ce qui lui donne un aspect assez riant, mais fenêtres à volets *takhtis* (divans), suspensions et plafonds sont sculptés. Une source coule près des maisons et les propriétaires riches se donnent le luxe d'une fontaine dans leur cour. Les habitations s'élèvent au milieu des hêtres, des bouleaux, des arbres fruitiers, et sont tapissées de vignes. Derrière, le potager. Le jardinage est assez développé aux environs de Batoum; les habitants d'Ardanoutch et ceux des défilés des affluents gauches du Tchorok s'en occupent de préférence, et expédient leurs fruits à Odessa, en Crimée et à Constantinople. Dans la partie moyenne et basse des défilés, c'est la culture du maïs qui prime toutes les autres. Des espèces de greniers, couverts de tiges desséchées de cette plante, et composés de quatre pieux fichés en terre et reliés par quelques planches, se voient non seulement auprès des maisons, mais même à des distances de trois ou quatre verstes, loin de toute habitation. Cependant, personne n'y touche, excepté leur propriétaire; car le vol des produits de la terre est inconnu ici comme en Géorgie.

Les mesures employées pour la vente des grains sont: le *batman* (20 livres ou 6 *oks*) (l'*ok*=3 livres  $\frac{1}{3}$ ; l'*ok* vaut 400 *drachmes*, le *drachme*=4 *dangi*; le *kila* vaut 4 *pini*; le *pini*=10 *oks*.

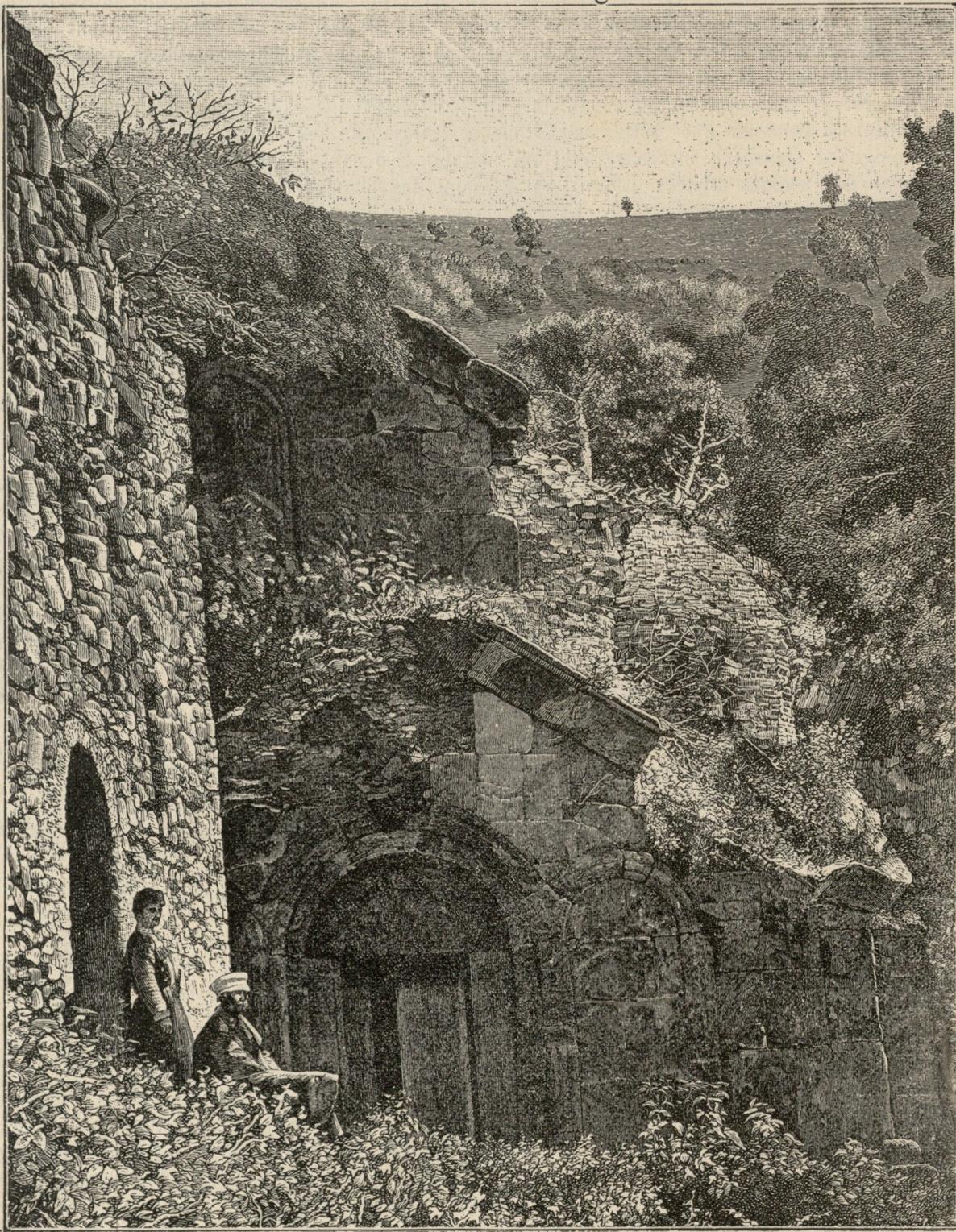
Les distances se mesurent par heures. Une heure de cavalier représente six verstes; une heure de piéton cinq verstes; le parcours d'une journée quarante verstes.

Par suite du manque de terre cultivable dans le défilé même de l'Adjarie, les indigènes partent pour les montagnes; et là, loin de leur logis, après avoir coupé et défriché un morceau de forêt, ils sèment du maïs sur la plateau artificiel qu'ils ont créé et y campent en improvisant de fragiles cabanes en branches, appelées *medzres*, qui les abritent après le travail. Près d'Artvine ces *medzres* ont un but hygiénique, car la population s'y réfugie pendant les accablantes et fiévreuses chaleurs qui règnent sur les rives du Tchorok. Presque chaque village possède des *jaïlagis* ou pâturages alpestres situés au-dessus de la zone des grandes forêts à une hauteur de cinq à six cents pieds. On y construit là aussi des huttes provisoires avec enceintes de branches tressées pour garder le bétail. Mais les *jaïlagis* et les *medzres* son inquiétés sans cesse par les fauves, ours, loups, hyènes, lynx, chacals, chats sauvages etc.; l'ennemi le plus nombreux et le plus dangereux pour les plantations de maïs, c'est le sanglier.

J. Janko



## L'architecture religieuse au Caucase



**Ruines du monastère de Kopski**  
(Gouvernement de Tiflis, district de Douchet)

## LES AFFAIRES DE BAKOU

ET LES INTÉRÊTS FRANÇAIS AU CAUCASE \*

Avant de parler des quelques rares Sociétés françaises (ou belges avec capitaux français) établies au Caucase, nous dirons quelques mots des Sociétés constituées pour exploiter des terrains *neufs*, et qui doivent être considérées comme des Sociétés „de recherches“, avec leurs espérances souvent fondées, mais aussi avec leurs aléas. Ajoutons de suite que nous ne considérons pas comme Sociétés de recherches“ celles qui ont été constituées pour exploiter des terrains dans des régions absolument reconnues naphtifères. Prenons un exemple: la Société de Bibi-Eibat, (Société russe récemment transformée en Société anglaise). Patronnée par la Banque internationale de St.-Petersbourg, cette Société a fait, suivant l'expression consacrée, „sur une grande échelle“, ce que les Bakouïens font en général sur une petite. Constituée avec le concours de cet établissement financier, elle participa aux adjudications de février 1899, c'est-à-dire soumissionna pour des terrains dans des régions reconnues naphtifères<sup>1</sup>. N'ayant pu obtenir aux enchères tous les lots qu'elle convoitait, la Société, qui avait bien étudié les différentes parcelles avec les géologues du pays, „racheta des contrats“ à d'autres adjudicataires, (souvent des spéculateurs), en leur payant une soulte parfois élevée (jusqu'à 200.000 francs, suivant les lots. Elle se rendit ainsi acquéreur d'un ensemble important avec une redevance moyenne avantageuse.

La Banque internationale de St.-Petersbourg consacra d'emblée à cette affaire une somme de 1.500.000 roubles; c'est avec ce capital que la Société russe fut constituée pour exploiter ces terrains où il n'y avait absolument aucun travail de fait. Elle entreprit à la fois 16 forages, et, lorsqu'elle eut du naphte, l'exploitation avait acquis une valeur telle, que la Banque qui avait soigneusement gardé toutes les actions en portefeuille put céder l'ensemble avec un bénéfice important à un groupe financier qui constitua une Société anglaise. La Banque internationale resta d'ailleurs actionnaire pour une somme sérieuse dans la nouvelle Société. L'affaire serait même restée, sans doute, sous forme de Société russe sans la crise intense qui affecta si profondément les actions des Sociétés russes de naphte.

En un mot, l'affaire réussit parce que, faite dans ces conditions, elle avait tous les éléments de succès. Mais bien rares sont les banques françaises ou les capitalistes privés français qui auraient eu le courage d'agir ainsi! En effet, si les actions de Sociétés faites sur ces bases font souvent prime, ce sont des espérances qu'on escompte, car il n'y a pas de production permettant de distribuer un revenu immédiat aux actionnaires ou participants; ils ne doivent ni s'en étonner, ni se décourager.

Nous avons pris cet exemple à Bibi-Eibat; l'affaire qui a été si bien conduite eut été analogue dans une des autres régions reconnues naphtifères du bassin de Bakou.

Tout à fait différentes sont les conditions dans les régions nouvelles, n'ayant rien produit, qui sont simplement supposées naphtifères et la plupart du temps sont très éloignées des centres exploités. Dans ces affaires là, les promoteurs se laissent souvent séduire par les bas prix des terrains, par des traces de naphte parfois très encourageantes ou par des dégagements abondants de gaz naphtifères. Ils se font ce raisonnement: qu'aussitôt que l'on aura du naphte la déciatine du terrain qu'ils ont achetée pour quelques centaines de roubles, en vaudra des centaines de milliers, comme à Balakhané, et que, du reste, Bakou est „fini“ et qu'il faut chercher ailleurs.

Bien des Sociétés, disposant généralement d'un capital espèces restreint, se sont formées dans ces conditions. Les actionnaires, non prévenus, ont considéré ces affaires comme des placements destinés à leur donner rapidement un gros revenu. Or, un premier puits, ensuite un second, quelquefois un troisième ont pu être faits sans succès; la caisse s'est trouvée vide et tous les intéressés se sont découragés. Il y a quelques affaires comme cela disséminées dans tout le Caucase.

En outre, même si on trouve du naphte en quantité appréciable, il faut pouvoir le vendre, et

\* Voir les N<sup>os</sup> 1, 2 et 3 du „Caucase Illustré“

<sup>1</sup> Ces terrains appartenant au gouvernement sont donnés en exploitation à celui qui offre de payer la redevance la plus forte — tant de kopeks par poud de naphte extrait.



04M36840  
30320M0333

les moyens de transport n'existent généralement pas. S'il est facile, en effet, de construire 2 ou 3 kilomètres de pipe-line pour relier une exploitation isolée des autres, mais voisine d'un centre industriel ou d'un chemin de fer, par contre c'est une grosse affaire quand il s'agit de 20 ou 50 kilomètres pour une région éloignée de toute station où l'on puisse vendre le naphte au fur et à mesure qu'il est extrait et en toucher le montant.

Est-ce à dire pour ceia que ces Sociétés ne doivent jamais être encouragées? Certes non! Il se découvre de temps en temps des terrains nouveaux qui peuvent devenir des centres importants, comme Grozny et peut-être Tcheleken. Mais une Société qui n'a pas, en même temps que ses terrains neufs, des lots dans une région exploitée, devant lui donner, dès le début, du naphte facile à vendre, ne doit jamais être considérée que comme une Société „de recherches“. Elle mérite d'être secondée par les gens qui en ont le moyen et en particulier par les Sociétés d'exploration dont on connaît le but et qui découvrent les régions d'avenir; le père de famille peut y prendre un intérêt mais en rapport avec son avoir et dans une proportion qui ne lui cause aucun souci grave. Il mettra ces actions dans sa caisse et il attendra. Peut-être ne vaudront-elles rien quelque temps après, comme aussi il pourra se réveiller un jour avec une fortune.

Les maisons sérieuses de Bakou sont très prudentes pour faire des forages dans des terrains neufs éloignés des centres. Cela doit servir d'exemple.

(A suivre)

*Albert Blazy*

## L'ARCHITECTURE RELIGIEUSE AU CAUCASE



Ruines de l'église de Tabitskour, près Borjom

## UN ARCHÉOLOGUE ARMÉNIEN

Alexandre D. Erizoff (Erizian), le plus remarquable archéologue arménien du Caucase, naquit à Tiflis le 4 Octobre 1841. Ses aïeux étaient serfs des princes Argoutinsky-Dolgoroukow qui habitaient le village de Sanahine. Le grand-père, à force de volonté et de persévérance, apprit à lire, et plus tard devint prêtre. Le père fut *tchinovnik* à Tiflis. Quant à Alexandre, à 8 ans il fréquentait le séminaire de Nersès; au bout de quelques mois il fut placé dans le pensionnat d'Erispokian; de là il passa au gymnase de Tiflis, et, ses études terminées, il entra au service de l'Etat.

Dès sa jeunesse, ses capacités s'étaient révélées. Consacrant tous ses loisirs à l'étude des siècles passés, il n'y avait pas de question qui ne lui fût familière, qu'il ne sût éclairer, trouvant des faits inédits, curieux instructifs, dans une foule de documents précieux qu'il savait découvrir. C'est un des rares travailleurs du Caucase qui soit arrivé à ce degré d'universalité de connaissances. Sa mémoire, en outre, était prodigieuse. Lui demandait-on un renseignement, il allait droit à sa bibliothèque, prenait l'ouvrage nécessaire et priait d'ouvrir à telle page où se trouvait la réponse souhaitée.

Il habitait à Tiflis, dans la ruelle d'Antchis-khati, une vieille maison de famille. On entrait dans la cour par une vieille porte cochère branlante, et on trouvait un bâtiment à deux étages, à vieux escaliers étroits, flanqué d'un balcon d'où l'on avait une jolie vue sur la Koura. En bas, la salle à manger, les chambres à coucher, etc. En haut, le sanctuaire c'est-à-dire la bibliothèque qui, grandissant toujours, envahissait non seulement les armoires, les étagères, mais tous les coins libres, les chaises, les tables. Erizoff seul savait s'orienter et se débrouiller dans tous ces amas de papiers et cet amoncellement de volumes.

Infatigable, il travaillait des nuits entières. Longue serait la liste de tous ses ouvrages: *Histoire des Catholicos de l'Arménie*, *Histoire du théâtre de Tiflis*, *Histoire du séminaire de Nersès* etc. etc., sans compter les innombrables articles qu'il publiait dans tous les journaux, revues de Tiflis et ailleurs.

Dans la société, c'était le plus gai et le plus inépuisable des conteurs. Son extraordinaire mémoire lui rappelait mille faits de sa jeunesse, des temps passés, de ses amis et de tous ses contemporains, et, dans sa langue colorée et avec une note d'humour très personnel, il savait rendre brillantes, intéressantes et vivantes toutes ses histoires et ses anecdotes.

Les dernières années de sa vie furent très pénibles; cloué au lit par une grave maladie, il faillit plusieurs fois mourir. Jamais cependant il ne perdit la conscience de la gravité de son état, jamais l'esprit ne lui fit défaut, et, jusqu'au dernier moment, ce travailleur concevait des plans pour de nouveaux ouvrages. La gaieté même ne l'abandonna pas aux derniers jours qui précédèrent sa mort. Après avoir plaisanté à propos de son testament avec le docteur A. B. qui le soignait, Erizoff lui demanda combien de jours il lui restait à vivre. Le médecin lui répondit: „Allons donc! Est-ce que nous, médecins, nous pouvons te laisser mourir? Et qui écrirait donc plus tard nos nécrologies?“ Le malade reprit: „Ah! mon ami, la vie dépend de Dieu. Voilà un an et demi que je ne vis que grâce aux soins des médecins. Je vois que Dieu commence à se fâcher de ce que vous me reprenez contre sa volonté! *Solve senescentem!*—Erizoff mourut le 21 février 1902.

La bibliothèque qu'il a laissée est très considérable. Elle comprend plus de 3.200 ouvrages sur le Caucase, un millier de volumes de caractère encyclopédique, une foule de vieux manuscrits, de documents, et 9.000 *condaks*. Il est à souhaiter que parmi les Arméniens il s'en trouve un qui, appréciant la valeur d'un telle collection, l'achète tout entière et la donne à une Société savante pour que les générations futures puissent profiter de tout le riche passé qu'on peut puiser et approfondir dans cette bibliothèque qui fut la gloire et le bonheur du défunt savant.

Marquerite Babaïan

TYPES DU CAUCASE



Imériétiens



Imériétiennes

# TYPES DU CAUCASE

ՀԱՅԿԱՍՏԱՆԻ  
ՆՈՋՏՈՐՈՅՑՅՆ



Imérétiens

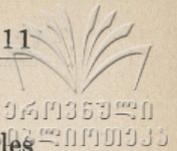


## LE MARIAGE EN KABARDIE \*

En Kabardie, les jeunes filles se marient dès l'âge de 14 et 15 ans, et les cérémonies, à cette occasion, sont assez intéressantes. Le jeune homme choisit librement sa fiancée. Il en fait la connaissance à quelques réunions, à quelques fêtes, mais il lui est interdit de déclarer son amour, sauf par le fait qu'il décharge son pistolet à plusieurs reprises quand sa belle danse le *kafenir* (une sorte de *lesghinka*), et ce n'est que par ses amis et leurs femmes qu'il peut apprendre si la jeune fille l'a agréé. Si la réponse est favorable, les témoins des deux fiancés s'entendent sur le *kalym*<sup>1</sup>, devant le mollah, après quoi celui-ci joint leurs mains et demande à chacun, à trois reprises, si la personne qu'il représente veut se marier avec la personne représentée par l'autre; il invoque le témoignage de l'assistance, chante quelques versets du Coran et prononce l'amen. A partir de cette cérémonie, qui s'appelle *nakekh* (affranchissement), la fiancée appartient au fiancé. Après un court repas, on se met d'accord sur le délai de paiement du *kalym* et sur le jour où la future pourra être emmenée. La dot envoyée, les parents et amis du jeune homme se réunissent la veille de leur départ dans sa maison et se cotisent pour assembler l'argent nécessaire pour les frais de la voiture de noce et l'achat du voile nuptial. Le lendemain, ils partent à cheval en escortant l'équipage où a pris place la demoiselle d'honneur. Le fiancé reste au village; il se rend dans la maison d'un de ses amis dont il sera l'hôte. Il choisit un compagnon qui veille sur lui quand il dort, qui le réveille, et qui cache soigneusement son séjour. Entre temps, le cortège du fiancé, arrivé dans l'*ouï* de la promise, se loge chez les habitants et fait la fête. Dans la nuit, la fiancée prend congé de sa famille et de ses amis. Le lendemain, on charge le bahut du trousseau sur la voiture dans laquelle on fait monter la demoiselle d'honneur et la promise enveloppée d'une voile, et on l'emène, à la maison du futur, dans un appartement réservé. A l'arrivée, tout le cortège, hommes, femmes, jeunes filles et jeunes gens, boivent et dansent jusqu'à minuit. Le fiancé reçoit la visite de ses amis qui viennent le féliciter et le régalent de bière et de chansons. A minuit, le compagnon reconduit le fiancé chez lui, et, quand il apprend que la fiancée est seule avec sa demoiselle d'honneur, il l'amène chez elle; puis lui et la demoiselle d'honneur se retirent. Le compagnon monte la garde dans la cour; le matin, il réveille l'époux qui emporte le corset de sa femme et le remet au compagnon; la demoiselle d'honneur rejoint la nouvelle épousée. Pendant les trois premières nuits, c'est le jeune homme qui doit déshabiller la jeune femme, lui ôtant d'abord le voile, puis la coiffure, la robe, les souliers et enfin le corset. Les jeunes kabardiennes portent ce corset (une large ceinture de cuir) à partir de 12 ans pour se serrer la poitrine. Leur mari seul a le droit de l'enlever dans la nuit des noces. Le bout du lacet est habilement caché entre les bandes de cuir, si bien que le fiancé ne peut le trouver qu'avec peine; et ce serait une grande honte s'il s'avisait de couper ou d'arracher la ceinture. Pendant les trois premières nuits, la femme n'adresse pas la parole à son époux. La quatrième nuit, c'est elle qui déshabille son mari, et c'est alors seulement qu'il lui est permis de rompre le silence. Au bout d'une semaine, on amène la jeune épouse chez elle, c'est-à-dire dans l'appartement conjugal, tandis que jusqu'alors elle avait été dans un appartement spécial. Toute la population du village est là; et quand la jeune femme franchit la peau d'agneau étendue sur le seuil, on crie, on chante, on tire des coups de pistolet. Dans la maison, on lui ôte le voile, on lui bourre la bouche de sucrerie, de graisse d'agneau miellée, et puis la fête continue jusqu'au soir. Au bout de quelques jours, on célèbre „l'expiation“. Le cortège se rend dans la maison du compagnon, le remercie de son hospitalité et ramène le mari chez lui; au milieu de chants et de coups

\* Les Kabardes ou Kabardiens peuplent presque tout le versant septentrional du Caucase central, entre l'Elbrouz et le Kazbek, les plaines de la Malka et la rive gauche du Terek. Ce sont ethnologiquement les proches parents des Tcherkesses.

<sup>1</sup> Dot qui s'élève souvent jusqu'à 600 roubles et qui sert à garantir la femme pour le cas où le mari l'abandonnerait.



de feu. Un vieillard, tenant dans la main une coupe remplie de bière, adresse au mari les paroles suivantes: „Cher enfant! Tu nous as donné ce qui nous a manqué; tu as cru avoir commis une faute et tu t'es caché! Non! Tu nous as procuré une joie! Voici cette boisson pour ta récompense!“ Le mari entre, prend la coupe, la remet à son compagnon et retourne au milieu de ses amis. Le lendemain matin, on attelle deux bœufs à un chariot et on va recueillir des poulets; chaque maison du village en donne un. Le soir, le chariot revient rempli; on plume les volailles, et les jeunes filles, les femmes et les matrones font un grand repas. Ensuite, le lendemain, les jeunes filles conduisent le mari chez sa mère qui lui offre une coupe de bière.

Deux jours après, la jeunesse se réunit chez le nouveau couple; elle forme un cercle au milieu duquel on place un plat tournant. Celui devant qui le plat s'arrête vide un verre de bière et le jeu continue tant qu'il y a de la boisson. Le soir, les vieillards de l'aoul se réunissent chez le nouveau ménage; la jeune femme leur offre à boire, et le mari fait faire de la musique. Dès qu'on entend le violon à deux cordes, un gars se met à danser; il s'arrête devant un vieillard, le salue, l'invite à danser, fait un tour avec lui et avec tous les autres successivement, puis à la fin, il invite les mariés qui se rachètent on offrant de la bière. C'est là la dernière cérémonie et la fin d'une noce en Kabardie.

J. Janko

## LA VIE AU CAUCASE



Repas de femmes Arméniennes





## ФАБРИЧНАГО СКЛАДА

КАВКАЗСКАГО АКЦИОНЕРНАГО ОБЩЕСТВА ОБРАБОТКИ ВОЛОКНИСТЫХЪ ВЕЩЕСТВЪ

# „Г. З. А. ТАГИЕВЪ“

ВЪ БАКУ

BAKOU  
*Passage Lalaiëff*

## „AU BON MARCHÉ“

Modes—Nouveautés—Lingerie—Parfumerie—Articles  
de Paris

Bakou

MAGASIN DE MUSIQUE

## H. I. İNDRISEK

Dépôt de pianos et d'harmoniums

BAKOU

## HÔTEL DU CAUCASE

BAKOU, *Nijni-Tzapirski № 3*

## J. A. FLORENCIE

Entreprise de travaux de décoration  
Sculpture—Stucature—Peinture  
Téléphone № 921

BAKOU

## GRAND HÔTEL DE MOSCOU

БАКУ, *Нижне Тазанурская № 3*

## ИВ. АН. ФЛОРЕНЦИЕ

Принимаются всевозможныя декорационныя работы:  
Скульпторныя, лѣпныя и штукатурныя  
Телефонъ № 921

Tailleur **T. COGON**, maison du Club artistique à Tiflis

MAISON de COMMERCE

## LES FILS DE L. PRYWES ET C<sup>o</sup>

Représentants de fabriques

*Succursale à Tiflis, Armiensky bazar, maison Mantacheff*

### SAMOVARS

*de la Société CHEMARINE frères*

Fabricants à TOULA

### SAVONS DE TOILETTE

PARFUMERIE

**de Gustave Stürmer**

à Varsovie

En vente dans tous les principaux magasins du Caucase

TIFLIS

*Golovinsky prospect № 10*

## LIBRAIRIE A. V. BRAÏLKO

(ci-devant Bærenstamm, maison fondée en 1857)

Editions russes et étrangères—Nouveautés—Pédagogie  
Abonnements à toutes les publications russes et étrangères

*TIFLIS Armiensky bazar, maison Mantacheff*

Maison de commerce

## SOCIÉTÉ SAMÉDOFF

grand choix de tapis persans, du Téké, du Khokhand—  
Soieries—Etoffes pour costumes & ameublement

Quatre médailles aux Expositions du Caucase—Ordre  
du Lion & du Soleil de Perse

Печатать дозволяется, полиціймейстеръ *Ковалевъ*.

Типографъ Банц. Главном. гр. ч. на Кавк., Лор.-Мелик. ул., д. каз.